

—Mais t'expliqueras-tu, sottie créature?» s'écria la comtesse, au comble de l'anxiété.

«Madame le saura bien assez vite. La princesse Lipowsk, la tante du maître, se meurt dans son domaine de Moldaïa. Elle demande M. le comte; elle veut le revoir encore une fois. Il faut qu'il parte tout de suite.

—Ah!» s'écria Alexandra, en devenant horriblement pâle, et en portant la main à son cœur, «c'est par trop affreux!»

Macha connaissait sa maîtresse. Elle savait bien que cette exclamation de regret s'adressait, non pas à la mourante, mais au plaisir qui allait lui échapper.

Elle la regarda en réprimant un sourire.

Mais la comtesse ne voyait rien, n'entendait rien, ou plutôt, à demi couchée sur le canapé où elle venait de se laisser tomber, elle voyait passer devant ses yeux, comme un mirage moqueur, le fantôme de son triomphe du soir.

«Rien ne serait encore perdu si madame le voulait, si elle savait oser,» murmura l'astucieuse Macha.

«Quoi? que veux-tu dire?» s'écria la comtesse, qui se dressa fiévreusement sur les coussins de velours.

«Personne n'a vu cette dépêche, sauf moi et madame.

—Eh bien?

—Eh bien, il faut la supprimer, ne rien dire au maître. Plus tard, s'il survient une seconde dépêche, on verra à expliquer la perte de celle-ci.»

La comtesse semblait en proie à une lutte terrible. Non pas, hélas! que le sens moral s'éveillât en elle. Ce n'étaient pas les reproches de sa conscience qu'elle redoutait si elle se décidait à suivre le conseil de Macha, mais elle se représentait le comte irrité, furieux, menaçant, lorsqu'il découvrirait qu'on l'avait trompé.

«Mais il ne le saura jamais, madame. Soyez donc tranquille de ce côté.

—Il aime tendrement sa tante. Il ne me pardonnera pas de lui avoir dérobé sa dernière bénédiction.

—Ah! pouvez-vous hésiter, madame? renoncer à un pareil triomphe? Mais vous êtes divine dans ce costume d'Aurore.»

Ce mot décida la comtesse, qui ne demandait qu'à céder.

«Plus une parole,» dit-elle d'un ton brusque.

Et, ouvrant un coffret d'argent ciselé posé sur la table, elle en tira une bague de prix. C'était une opale entourée de diamants.

«Voilà pour ton conseil... et pour ton silence,» ajouta-t-elle en tendant le précieux bijou à l'avidement camériste.

Celle-ci baisa la main de sa maîtresse en murmurant qu'elle n'avait pas besoin de récompense. Mais le regard de tendre admiration qu'elle jeta à l'anneau put édifier Alexandra sur la sincérité de cette assurance.

«Monsieur Gayac,» dit la comtesse au coiffeur français, lorsqu'elle entra, «je me suis décidée pour les émeraudes seules, sans mélange. Des papillons dans les cheveux, sur les épaules, à la ceinture...

—Madame la comtesse pense en avoir assez

pour la garniture complète?» demanda respectueusement le coiffeur.

«Macha, allez chercher la garniture en question.»

La camériste revint avec un écrin doublé de velours blanc, que la comtesse ouvrit aussitôt.

C'était éblouissant, en vérité.

M. Gayac déclara qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau à la cour de France, où il avait longtemps professé son art, jusqu'à ce que sa majesté la Czarine lui eût fait l'honneur inappréciable de l'appeler à Saint-Petersbourg.

«Ces émeraudes sont sans pareilles, je puis l'affirmer,» répéta-t-il à plusieurs reprises. «Cependant les diamants de madame la comtesse auraient peut-être mieux convenu au personnage de l'Aurore.

—Je crois que vous êtes dans le vrai,» dit-elle négligemment, «mais je n'avais pas encore eu l'occasion de porter mes émeraudes, du moins en garniture complète. Enfin, nous verrons ce soir; Macha, serrez tout cela. A neuf heures, n'est-ce pas, monsieur Gayac?»

Elle fit un signe de tête gracieux au grand artiste. Pouvait-elle se montrer trop prévenante pour celui qui allait tenir son sort entre ses mains?

A dix heures, les portes de l'hôtel étaient grandes ouvertes, et l'orchestre nombreux sous les armes.

La cour d'honneur, illuminée à giorno, voyait arriver la file pressée des équipages de gala.

Bientôt le vestibule et les premiers salons furent remplis des costumes les plus pittoresques, les plus riches et les plus variés; gentilshommes en manteau court, en long pourpoint, la toque à plumes sur l'oreille, présentant le poing à de nobles dames étincelantes de pierreries; imposants Magyars, splendides hildagos, marquises Louis XV, soubrettes Watteau, personnages historiques dont les costumes avaient été copiés avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Le maître de la maison portait sur lui une fortune. Le fermoir de son escarcelle, ayant appartenu à Henri III de France, était incrusté de rubis, au milieu de ciselures d'un travail merveilleux. Les boutons de son pourpoint de velours vert, brodé d'or, étaient des perles fines d'une grosseur rare, et, autour de sa toque ombragée de plumes, on voyait une chaîne composée de pierres précieuses qui avaient été montées dans l'Inde.

Mais son visage ne reflétait aucune émotion joyeuse. Pas une fois son regard ne s'arrêta sur la ravissante Aurore, ruisselante d'une rosée de diamants, qui quêtait son admiration par les sourires les plus expressifs.

Elle était bien belle, pourtant!

La grande dame altière, passionnée, coquette, vindicative, glace et flamme à la fois,—le type achevé de la grande dame russe,—s'était transformée ce jour-là, par une de ces habiles métamorphoses où elle excellait.

Il semblait qu'elle eût pris à tâche de reconquérir le cœur de son mari, en composant à nouveau le personnage sous lequel elle avait su le charmer jadis.

Ce regard singulier et charmant qui faisait penser, disait-on, au regard plein de mystères de la belle Joconde, ce sourire presque inquiétant dans sa mobilité énigmatique, tout ce que la co-